Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 18

Artikel: La générale : (suite et fin)
Autor: Solandieu
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215557

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA GÉNÉRALE

(Suite et fin.)

Je l'ai dit, Luc était un agent dévoué de la police municipale. Il remplissait les devoirs de sa charge avec une ponctualité digne d'une meilleure place. On lui avait confié le tambourinage et le poste ingrat de veilleur de nuit, dont il s'acquittait à la satisfaction de ses chefs beaucoup plus qu'à la sienne, car malgré ce cumul, il n'arrivait pas à pouvoir s'acheter une montre, ce qui l'obligeait à demander à chaque instant aux passants l'heure qu'il était.

Et aujourd'hui encore, il avait fait tout son devoir, sa tournée était finie, il avait bien le droit de boire un verre avec les amis. Bien qu'il ne l'eût pas laissé voir, l'émotion l'avait très éprouvé, il sentait qu'un bon verre de muscat lui remonterait le moral.

— Puisqu'on m'a donné la parole, dit-il à haute et intelligible voix, je ne veux pas faire un discours, je laisse ça à ces messieurs du Grand Conseil, mais je vais vous chanter un vieil air patriotique, qu'on nous apprenait en classe, quand j'avais dix ans; il y a quarante ans de cela.

— Bravo ! Luc ! en avant et à ta santé !

Le tambourinaire vida son verre d'un trait et commença :

Roulez tambours, pour couvrir la frontière...

Toute la salle se mit à accompagner le chanteur de cet air populaire qui n'avait jamais été plus approprié que dans les circonstances présentes.

Quand tous les couplets y eurent passé, le soir était venu, les réverbères s'allumaient partout, le service de nuit allait commencer. Le veilleur demanda l'heure à son voisin, la pendule du café étant arrêtée.

— Sept heures, mon brave Luc.

—Ah ! c'est l'heure de rentrer, la bourgeoise va pas mal ronchonner; elle sentira que j'ai bu mon verre avant que je sois dans l'escalier; mais je lui ferai comprendre qu'on ne bat pas tous les jours la générale...Parce qu'elle est joliment pointue, ma Catherine.

— Bast ! t'en fais pas, Luc, aujourd'hui tout le monde est d'accord, ta femme te recevra « à la pincette », heureuse d'avoir retrouvé son bon « tapin »; encore un «schluck » avant de se quitter, et nous partirons ensemble, au son du tambour.

— Bravo Bravo ! acquiescèrent les consommateurs.

— C'est une idée; traverser en cortège la rue du Rhône, tambour en tête, un soir de « générale », dit le commis de banque, légèrement ému, voilà qui va produire un effet bienfaisant sur les nerfs surexcités des jeunes épouses appelées à se séparer de leurs bons petits maris; et le gens penseront: en voilà qui ne s'en font pas ! la guerre ne les effraie pas, ceux-là ! ce sont des caractères bien trempés; avec des gars pareils, on peut attendre carrément les Prussiens î

— Et tous les autres, ajouta le tambourineur, en enfilant le baudrier crasseux de son gros tambourin.

Tout le monde se leva, le dernier litre circulait au dessus des têtes, les verres se tendaient complaisamment, la liqueur vermeille y pétillait comme du diamant.

Un gros montagnard d'Evolène se redressa de toute sa hauteur gigantesque, et, levant son verre jusqu'au plafond, il dit, d'une voix forte :

— A la santé du tambourinaire ! Vive la Suisse !

— Vive la Suisse ! Vive Luc !

La salle trembla sous les hourras, les chaises et les bancs remuèrent avec un bruit de tapage; un roulement de tambour domina tout le vacarme, et, en un clin d'œil toute la « coterie » s'engouffrait dans la rue.

Une animation insolite régnait dans le vieux bourg féodal; chaque bec de gaz éclairait un attroupement; des gens effarés couraient le long des trottoirs, la tête basse, les cafés regorgaient de clients dissertant sur la guerre, en émettant les opinions les plus diverses et les plus saugrenues. Les uns prétendaient que c'en était fait de la Suisse, que l'Allemagne allait en faire une bouchée, que c'était pour cela que Guillaume était venu assister à nos dernières grandes manœuvres. D'autres, moins pessimistes, comptaient sur l'héroïsme indomptable des descendants de Morat et du Morgarten; sur l'adresse incomparable de nos carabiniers; et puis, la France était là; avec elle, on pouvait aller de l'avant. Le petit chef-lieu ressemblait en un mot à ces monticules de fourmis qu'on rencontre au bord des chemins buissonneux, et dans lesquels de mauvais cœurs plongent en passant leur bâton ou leur canne; les habitants, jouets d'une effervescence subite et presque inconsciente, s'entrecroisaient en tous sens, comme les fourmis après le chambardement de leur phalanstère.

Devant le café de *la Treille,* un cortège se formait. Le roulement du tambourineur avait ameuté tout le quartier; hommes, femmes, vieillards, enfants, avaient précipitamment quitté la table où l'on soupait, pour aller voir ce qu'il y avait, car le tambour à huit heures du soir, c'était plutôt quelque chose d'extraordinaire et de grave.

Luc, le visage empourpré, était entouré de ses amis qui lui donnaient leurs instructions pour la marche à tambouriner et le parcours à suivre.

Un second roulement de tambour avertit les participants au cortège qu'on allait se mettre en marche. Puis l'Evolènard, qui voulut marcher à côté de Luc, cria :

— Par rang de quatre, garde à vous ! En avant, marche !

Le tambour résonna avec un bruit assourdissant, le cortège s'ébranla, long, bruyant, interminable, d'une cocasserie pittoresque et amusante.

La longue théorie se déroula jusqu'au cœur de la vieille cité pennine; la foule se mit à entonner le vieux chant national :

Roulez tambours, pour couvrir la frontière,
Au bord du Rhin, guidez-nous au combat...

On arrivait devant l'hôtel de ville. Un agent arrêta le cortège, par ordre supérieure :

— Pas de démonstration séditieuse, dit-il, respectons notre neutralité; nous n'irons pas plus au bord du Rhin qu'au bord du Doubs, nous irons à la frontière, et pas plus loin. Allons, Luc, allez rentrer votre caisse, et que le cortège se disperse.

— Ma caisse ! répliqua Luc offensé; je n'ai pas de caisse, j'ai un tambour, et encore à moi, s'il vous plaît !

Le muscat de *la Treille* avait mis à l'ami Luc la tête près du bonnet; s'il était bon enfant à sangfroid, il « portait mauvais vin ». Aussi l'agent, dans l'espèce le commissaire de police, ne jugea pas à propos d'insister. D'ailleurs le cortège se disloquait,la foule reprenait sa course, par flots qui envahissaient toutes les artères, grandes et petites de la vieille petite capitale. Les cafés ne désemplissaient pas, il s'y faisait un vacarme du diable; on y chantait : *Il est à nous le Rhin !* ou *Allons la mère Gaspard !* Les cafetiers, ce jour-là, firent ample recette, et sans doute, beaucoup d'entr'eux durent bénir la «générale».

Quant à Luc, cahin-caha, il regagna son « pigeonnier » de la rue de Lombardie. Arrivé sur l'escalier de bois en saillie qui donne sur la ruelle, il vit se dresser devant lui une forme longue et sèche, tenant dans une main une lumière vacillante et fumeuse. C'était sa femme.

Je vous fais grâce, lecteur, des aménités un peu crues qui s'échangèrent entre les deux conjoints, sur le seuil du logis vétuste qui les abritait. Mais sans vouloir pénétrer le secret des alcôves, je crois que le sommeil du tambourineur dut être, cette nuit-là, fort agité !

Le lendemain, à ses amis qui lui demandait, en souriant, comment il allait, depuis la veille, il répondait invariablement :

— Ça ne va pas trop mal, mais je ne voudrais pas battre tous les jours la « générale ».

Solandieu.

EXTRAIT DES CHOSES QUI SONT ARRIVÉES EN 1816

L'ANNEE a été absolument remarcable en plusieur choses, le praintems est venut extremement tar, les fourages ont été bien rechercher, le foin c'est vendu cinquante batze le quintaux, les bétail non put aller sur les montagne que le treze de juin, les graines ont montez a un prix excessi, les fromens c'est vendu soisante batze le quateron mesure d'Orbe, les blés ont été bien perdut, on ne s'est trouver en pleine moisson que la semaine avant la Saint-Michel, les montagnes n'ont pas put moisonné et on na pas put tout moisonné aux Oges que le lendemain du nouvellan 1817, on na moisonnez aus Oges, on a cui du vin de frui à Premier et on est aller à la charue, la vendange n'a presque rien valut, le vin n'est que du vergu [1], le vin a rencheri apres les vendanges, le vin se vend seize bache le pot, mesure de Romainmotier.

Le gouvernement a demandé une soucrition pour faire des achat de grain dans les pays etrangers il en est déjà arrivez boucoup de l'alemagne, il en arrive baucou qui viennent du midi qui ont débarqué à Marsielle qui viennent sur la mer Méditeranée.

(Communiqué par F.-R. Campiche, archiviste.)

Chez un pharmacien. — Une vieille bonne entre et présente une ordonnance sur laquelle se trouve indiquée une potion renfermant deux décigrammes de morphine.

Le pharmacien pèse avec le plus grand soin le dangereux remède.

— Quelle honte ! dit alors la vieille femme en lui poussant le coude. Soyez donc pas si regardant : c'est pour une orpheline !

COUPS D'ŒIL EN ARRIÈRE

La Molle

Voici encore un de ces mots que repousse le dictionnaire, bien à tort selon moi. Quoi de meilleur que cette locution, alors qu'un lundi matin, l'ouvrier mal en train, bâillant avec délices, étendant ses bras, s'écrie d'un ton pénétré : *Ah ! quelle molle j'ai !* Cela ne peint-il pas d'un trait sa situation morale et physique ?

Il aurait pu dire sans doute en faisant une phrase académique bien peignée : *Les plaisirs de la veille m'ôtent tout penchant au travail d'aujourd'hui; mon âme est abattue par les souvenirs du passé et mon corps par la fatigue.* Mais outre qu'il n'est pas naturel qu'un homme, lorsqu'il peut à peine ouvrir la bouche, en fasse sortir une phrase de cette dimension, je le demande, n'est-il pas misérable qu'un scrupule grammatical jette l'ami de la langue dans une pareille circonlocution lorsqu'il peut peindre avec quatre petits mots tout ce qu'il éprouve ? Le chemin le meilleur pour cette âme harassée n'est-il pas le plus court ? Qu'elle traduit bien sa situation en disant : *Ah ! quelle molle j'ai !*

La molle ! comme chacun sent d'abord la portée et la signification de ce terme, plus expressif que délicat et de bon ton ! Comme chacun est à même d'en apprécier la justesse, le bonheur, la rigoureuse acception ! Ce mot est si énergique qu'en le répétant deux fois de suite la pensée s'engourdit, les membres s'affaissent, et l'on tombe peu à peu dans l'état qu'il rend si bien. *La molle !* Qui de nous n'a pas subi ce malaise où nous jettent une atmosphère étouffante et lourde, une digestion laborieuse, et mieux que tout cela le lendemain d'une journée de plaisirs ?

Et trouvez-moi, messieurs de l'Académie, dans ce gros livre duquel vous vous occupez depuis si longtemps, une locution qui peigne mieux la lenteur fastidieuse avec laquelle vous y travaillez ? N'est-ce point la crainte de baptiser vous-mêmes l'indolence de votre corps qui vous a fait repousser cette onomatopée dont vous auriez été affublés sitôt après l'avoir naturalisée en France ? Un académicien dans son fauteuil, ancré sur une lettre du dictionnaire, n'aurait-il point été la représentation fidèle de cette *molle* que je voudrais voir *franciser?* Car remarquez que ce mot n'a point d'équivalent juste; en effet la *mollesse* est un état habituel et non

[1] Lisez : verjus.